

Nathalie BOULOUX, Jean-Charles DUCÈNE (éds.)
*Territoires, régions, royaumes. Le développement
 d'une cartographie régionale et locale dans
 l'Occident latin et le monde arabe (x^e-xv^e siècle)*

Turnhout, Brepols
 (Culture et Société médiévales, 40)
 2022, 302 p.
 ISBN : 9782503593906

Mots-clés : Cartes, cartographie, transferts culturels, monde arabe, monde latin, géographes, Ptolémée

Keywords : Maps, Cartography, Cultural Transfers, Arab world, Latin world, Geographers, Ptolemy

L'ouvrage est issu d'un colloque organisé à Poitiers sur la cartographie régionale et locale associée aux notions de territoire, de région et de royaume dans le monde latin et dans le monde arabe du x^e au xv^e siècle. Dans le domaine de la cartographie, les transferts culturels du monde arabe au monde latin sont très secondaires en comparaison avec le mouvement de réception des textes scientifiques des xii^e et xiii^e siècles. L'influence des Latins sur la cartographie arabo-musulmane est encore plus réduite. De fait, comme le rappelle Nathalie Bouloux dans l'introduction, l'ouvrage ne se situe pas dans une approche comparatiste mais propose l'étude conjointe d'un type cartographique, celui des cartes régionales. L'objet de la rencontre était d'interroger la genèse de ces cartes, leur mode de production et leurs usages.

Alfred Hiatt, en examinant les différences et les éléments partagés de représentation de la province dans les traditions arabe et latine, donne des éléments intéressants de chronologie. Dans le monde islamique, la cartographie régionale s'est développée plus tôt que dans le monde latin, dès les ix^e-x^e siècle. Le concept de province en tant que subdivision administrative et politique existait déjà dans les travaux d'auteurs arabes et de géographes comme al-Iṣṭakhrī, Ibn Ḥawqal ou al-Muqaddasī qui ont divisé le monde islamique en plusieurs régions : le Maghreb (incluant al-Andalus et la Sicile), l'Égypte, la péninsule Arabique, la Syrie, l'Iraq et la Mésopotamie supérieure, en plus de régions plus lointaines comme la Perse. La géographie provinciale a émergé à un moment de division profonde au sein du monde islamique suite au déclin du pouvoir abbasside et à l'émergence des Fatimides. Un objectif des géographes aurait été, ainsi, de créer une cohésion spatiale pour remédier au manque d'unité politique.

Par ailleurs, la rareté des cartes provinciales dans le monde latin était la conséquence de l'absence d'un modèle comme la *Géographie* de Ptolémée, en contraste avec le monde islamique où elle était déjà bien connue au ix^e siècle grâce à la traduction d'al-Khwārizmī.

En effet, du côté du monde latin, si quelques cartes topographiques ou plans ont existé avant, ce n'est qu'à partir des xii^e et xiii^e siècles que des essais de cartographie régionale ou locale se développent, dans un milieu savant ou en relation avec la Terre sainte. Elles deviennent progressivement plus fréquentes et variées dans leur forme, leur échelle de représentation et leurs fonctions jusqu'à devenir une production massive et continue tout au long du xvi^e siècle, notamment à la suite de la réception de la *Géographie* de Ptolémée. Comme le souligne Nathalie Bouloux au sujet de la genèse de la cartographie régionale en Occident, il s'agissait à l'origine d'espaces régionaux extraits et individualisés à partir de mappemondes, c'est-à-dire que la carte régionale était produite par la représentation d'une portion de l'espace de l'œcoumène. Parallèlement, les cartes à grande échelle, fréquemment copiées, contiennent parfois des détails sur de petites aires géographiques connues de l'auteur. Ainsi, Paul D.A. Harvey souligne l'importance de regarder les détails des grandes cartes où sont insérées des connaissances locales. Il donne ainsi l'exemple de la carte de Gough du royaume d'Angleterre dans laquelle se trouvent des éléments iconographiques liés à des événements contemporains, comme le naufrage d'un navire marchand illustrant une tragédie survenue du vivant de l'auteur. Cette même carte est également l'objet d'une contribution très technique de Nick Millea, qui, à travers notamment l'étude des pigments, ouvre des perspectives intéressantes sur la confection de la carte.

Les derniers siècles du Moyen Âge voient donc se développer une cartographie régionale ne découlant pas d'une carte du monde préexistante. On commence alors à représenter un espace, porteur d'une identité propre, qui peut être qualifié de « région ». L'arrivée de la *Géographie* de Ptolémée dans l'horizon intellectuel des savants du xv^e siècle représente un moment charnière. Georges Toliaš montre à quel point elle a joué un rôle de catalyseur dans la réflexion sur la disposition géographique du monde, dans une période d'intenses mutations politiques. Dernier volet du projet de Ptolémée d'étayer la cohérence mathématique de l'univers (après l'*Almageste* dédié à l'astronomie et la *Tetrabible* à l'astrologie), l'ouvrage, où le monde habité était divisé en provinces délimitées par leurs

frontières, offrait les concepts et la méthode d'une géographie politique, servant ainsi « de matrice pour la délimitation uniforme des territoires des peuples, élément-clé de toute géographie politique » (p. 71). La réception de la *Géographie* dans différents milieux a permis la restitution d'une image ordonnée des pays, avec des motivations d'ordre savant, politique ou pratique.

Les royaumes d'Angleterre ou de France, mais surtout l'Italie, ont été les berceaux de cette cartographie régionale. Nathalie Bouloux montre ainsi que la carte du Pays de Galles de Giraud de Cambrie reflétait ses intérêts propres. Il a mis à profit l'excellente connaissance de sa région natale et ses compétences graphiques pour produire une œuvre originale. La précocité de l'Italie est liée à l'existence d'une culture géo-cartographique notable et à une diffusion précoce des cartes marines. L'habitude d'utiliser des cartes dans divers milieux (intellectuel, de commerce, de gouvernement et d'administration) a favorisé la diffusion d'une culture cartographique et a fondé les conditions de l'émergence d'une cartographie régionale, souvent liée aux structures étatiques. De nombreuses synthèses produites en Italie ont servi de modèle à un foisonnement de descriptions chorographiques des xvi^e et xvii^e siècles. Georges Toliaš montre comment la réflexion sur l'agencement politique de l'espace s'est manifestée surtout à Rome dans la seconde moitié du xv^e siècle, dans les ouvrages historiques et géographiques de Biondo Flavio (*Italia illustrata*) et de Silvio Piccolomini-Pie II (*De Europa, Asia*), dans lesquelles les régions du monde sont transformées en espaces de pouvoir dont l'instabilité des frontières a amené à considérer la question de la représentation à l'échelle des peuples. Les territoires des peuples sont ainsi devenus les agents organisateurs de la composition.

Les cartes marines ont aussi représenté une étape technique essentielle dans l'élaboration d'une cartographie régionale, notamment à travers l'importance donnée aux îles, espaces clos aux limites précises, faciles à cartographier, et possédant leur propre cohérence. Emmanuelle Vagnon, à travers l'exemple de Chypre, montre que les îles, et surtout les grandes îles de la Méditerranée, ont fait l'objet d'un traitement spécial. Elles dessinaient le chemin visuel des routes maritimes, soulignées parfois par des couleurs vives ou bien même peintes ou enluminées à la feuille d'or. Éléments structurants des cartes médiévales, les îles ont rapidement fait l'objet d'une véritable cartographie où ces espaces étaient présentés comme autonomes et au cours du xvi^e siècle, elles sont l'objet d'une cartographie

détaillée. L'île devient alors un véritable territoire décrit pour son relief, ses villes, ses ressources agricoles, ses monuments et son histoire. Documents géographiques, ces cartes étaient parallèlement des allégories d'un pouvoir maritime présent ou passé. Chypre apparaît ainsi dans une mise en scène nostalgique d'un espace maritime lié aux ordres militaires en Orient au temps des croisades.

À partir du xiv^e siècle, émergeant, parallèlement, une série de cartes et de plans réalisés pour des raisons davantage fonctionnelles, liées à des questions de droit, de justice, d'administration, d'affirmation d'un pouvoir territorial ou de propagande. Les rivières, rarement sujet de la cartographie française de la fin du Moyen Âge et du début de l'époque moderne, dépeintes dans toute leur longueur sur un long rouleau de papier ou de parchemin, ou uniquement représentées par sections, étaient reproduites dans des projets qui visaient à améliorer la navigation fluviale ou à résoudre des conflits liés aux inondations, au dragage ou aux noyades. Camille Serchuk se penche sur la représentation de la Vilaine, réalisée sous la forme d'un codex par le cartographe Olivier Aulion au milieu du xvi^e siècle, qui offre de multiples perspectives sur la rivière au lieu d'une vue unique plus traditionnelle. Possédant également des illustrations et des explications textuelles figurant sous la forme de cartouches placés dans le paysage environnant, l'ouvrage avait un but pratique : montrer les obstacles et aider le lecteur de la carte à naviguer le long de la rivière, de Redon à Rennes.

La figure d'Albi, étudiée par Juliette Dumasy, avait également des finalités pratiques. Représentant de manière détaillée sur un parchemin de grande dimension la ville et ses environs jusqu'au village voisin de Puygouzon, elle est en effet à mettre en parallèle avec un conflit de juridiction entre les cités d'Albi et de Puygouzon datant de 1312. Produite pour trancher un litige, la carte d'Albi serait la première figure de contentieux conservée en France. L'émergence des cartes locales en France était ainsi liée aux besoins de justice et de droit. Cette carte d'une grande précision et exécutée selon les canons artistiques de l'époque, a été réalisée par un artiste. Les officiers, auteurs de cartes étudiés par Paul Fermon, étaient accompagnés sur les lieux des litiges par des délégations composées des justiciables et des justiciers, des témoins et des juges, mais également par des peintres de métier. Le *locus debati* était clairement identifié et l'officier organisait l'expédition en ayant en tête les éléments qu'il souhaitait voir et cartographier. Le corpus cartographique du Dauphiné est important pour ce vaste espace de montagne enchâssé entre la Savoie et la Provence,

deux souverainetés à défendre et à limiter. Le Conseil, instigateur du processus de cartographie du territoire, s'appuyait sur des officiers députés à l'inspection des territoires tel Mathieu Thomassin, officier en charge du domaine dans le Dauphiné dans les années 1420-1450. Le corpus était ainsi édifié par des hommes de terrain envoyés sur les lieux avec la mission d'en rapporter une représentation : tracés de frontières, localisation d'itinéraires alpins ou encore planification de percements de tunnels.

L'œuvre de Jacques Sigault, originaire du Dauphiné, à laquelle s'intéresse Patrick Gautier Dalché, s'inscrit quant à elle dans une stratégie de propagande et de persuasion. La description des cols alpins – la première connue – serait le résultat d'une mission confiée par Charles VIII à la veille de la première guerre d'Italie, dans le cadre d'une planification stratégique. En y évoquant les passages célèbres d'Hannibal, de César et de Charlemagne, Sigault plaçait le roi de France à la suite de l'empereur. Sa carte de l'Italie, jointe à une description de la Péninsule formait un « outil de propagande destiné à faciliter la compréhension d'une expédition à l'attention de ceux qu'il convenait de convaincre de son opportunité et des possibilités concrètes de sa mise en œuvre » (p. 180-181). Sigault s'inscrivait ainsi dans la propagande favorable à la guerre d'Italie.

Le savoir géographique utilisé par les cartographes pour la production de cartes régionales avait différentes sources. Il pouvait s'agir d'un espace vécu, visité ou connu par le récit de tierces personnes. Paul D.A. Harvey montre que la place importante d'Acre dans une carte de la Terre sainte de Matthew Paris, est liée à une visite d'un religieux d'Acre au monastère de St Albans en 1257 qui lui a permis de recueillir des informations précises.

Jean-Charles Ducène s'interroge sur les sources cartographiques qu'al-Idrīsī aurait pu avoir à sa disposition et identifie l'ouvrage d'Ibn Ḥawqal comme la source livresque majeure notamment pour la Mésopotamie, l'Iran, le Khurāsān et la Transoxiane qu'il cite parmi ses sources dans le corps de son texte. Parallèlement, en mentionnant à trois reprises des itinéraires présents dans la carte du Maghreb d'Ibn Ḥawqal, il montre bien qu'il a eu connaissance et a utilisé le corpus cartographique de ce dernier. Si pour toutes les régions du monde islamique les cartes n'ont pas forcément de grandes similitudes, celles d'Ibn Ḥawqal se fondent néanmoins dans la représentation plus vaste d'Idrīsī. Le projet du premier était en effet régionaliste. Ses cartes, graphiquement circonscrites par des limites tracées sous la forme de traits rectilignes, montrent les délimitations des régions, les principaux accidents géographiques et

les localités, avec parfois les routes et les voies de communication. Al-Idrīsī était quant à lui porteur d'un projet universaliste, offrant ainsi une continuité iconographique entre toutes les cartes qui soude les différentes régions les unes avec les autres dans une sorte de continuum territorial. En plus d'une source textuelle, Ibn Ḥawqal fut aussi pour al-Idrīsī une source graphique, même si leurs projets étaient aux antipodes.

Les sources sont parfois à chercher dans des ouvrages plus inattendus. Parmi les 500 ouvrages et opuscules attribués à al-Suyūṭī (1445-1505) figure un ample traité dédié au Nil et à l'île cairote de Rawḍa où il grandit et se retira à la fin de sa vie. Ce traité s'inscrit dans un genre littéraire qui connut un important développement à l'époque mamelouke, celui des traités spécifiquement consacrés au Nil et plus largement aux singularités et merveilles égyptiennes. De nombreux manuscrits transmettant ce traité contiennent une représentation schématique du fleuve figurant dans un chapitre consacré aux différentes opinions émises au sujet de l'origine du Nil et des causes de sa crue. L'image vient ainsi illustrer une description sommaire du cours du Nil depuis ses sources jusqu'à ses principales bouches dans le delta. Robin Seignobos identifie la source immédiate d'al-Suyūṭī dans la littérature médicale et non géographique. Dans le commentaire au *Canon* d'Avicenne du médecin d'origine syrienne Ibn al-Nafīs (mort au Caire en 1288) une carte du Nil est insérée dans une section dédiée aux « États des eaux » dans un chapitre sur l'influence de la nourriture et de la boisson sur l'apparition des maladies. Il se serait lui-même basé sur une carte d'inspiration ptoléméenne traditionnelle sur laquelle il aurait fait figurer des ajouts plus récents et originaux. Al-Suyūṭī aurait eu accès à cette source par un membre d'une influente famille d'oulémas cairotes.

D'autres types de sources écrites pouvaient également être à la base des travaux des cartographes. Ces derniers transformaient les traités de géographie, les récits de voyages, les cartes préexistantes en informations graphiques. Chaque carte était ainsi le résultat de connaissances et d'observations émanant de multiples personnes. Au début du xvi^e siècle, à Nuremberg, Johannes Schöner, prêtre, mathématicien et astronome (1477-1547) entretenait une correspondance avec le juriste Willibald Pirckheimer et le théologien Lorenz Beheim, où la cartographie, de manière secondaire et éparse, apparaissait dans les discussions, notamment autour de questions liées à la réception de la *Géographie* de Ptolémée, ou à des références particulières. Ainsi, Sabine Hynek montre que dans une lettre

de 1520, Lorenz Beheim fait référence à des îles nord-atlantiques fraîchement découvertes, peut-être par la suite représentées dans les travaux de Johannes Schöner. En effet, son globe de 1520 contient des changements par rapport à celui de 1515, notamment au sujet d'une île nord-atlantique identifiée comme « Newfoundland » sur laquelle il ajouta également des informations et la date de sa découverte. Source ou non, la correspondance entre savants représentait un lieu de diffusion d'informations cartographiques.

Au-delà des réseaux savants, les connaissances pouvaient être acquises à un échelon plus pratique. Marica Milanese insiste sur l'importance des contacts commerciaux et des campagnes militaires dans la connaissance et la représentation des principaux cours d'eau des Alpes rhétiques à travers la restitution d'informations découlant de passages atteints à partir des hautes vallées des principaux fleuves et de leurs affluents. Progressivement, grâce à la diffusion de ces connaissances, est représenté un vaste réseau hydrographique où les fleuves prennent la place des routes.

Ce volume, où les contributions entre mondes latin et arabe sont équilibrées, met l'accent sur une production originale, celle des cartes régionales ou locales, qui sont moins l'objet de l'attention des chercheurs. La focale est davantage mise sur la fin du Moyen Âge, surtout pour l'Occident latin où ce type de production apparaît plus tardivement, après la réception de l'œuvre ptoléméenne, envisagée comme une « renaissance ». Comme l'affirme Stéphane Boissellier en conclusion, l'ouvrage présente deux types d'analyses fréquemment imbriqués : une approche orientée vers la production des œuvres (information, réalisation technique, auteur, tradition), et une autre privilégiant leur utilisation par les contemporains, où la forme de l'objet est souvent subordonnée à sa fonction sociale. Les différentes contributions dévoilent des cartographes réalisant leurs propres cartes mais pouvant également travailler en collaboration avec les officiers responsables du projet, qu'ils accompagnaient sur le terrain. Parfois réellement identifiés, surtout pour les époques les plus récentes, ils mettaient à profit leurs connaissances – d'origines multiples – et leurs talents artistiques pour faire émerger un nouveau type cartographique aux fonctionnalités variées.

Ingrid Houssaye Michienzi
CNRS-UMR 8167 Orient & Méditerranée